

A black and white photograph of a street lined with multi-story brick buildings. The buildings feature numerous windows and prominent external fire escapes with metal railings. The street is paved and has a concrete curb. The overall scene is urban and historical.

France Théoret

Zoé
Rose

vib éditeur

France Théoret

Zoé Rose

v1b éditeur

Si c'était possible, Zoé vivrait un amour constant, le même amour ressemblant à celui qu'elle désire. Elle se raconte une idée, née d'une longue réflexion sur l'amour. Zoé est exigeante sûrement. Elle est craintive, elle a peur de ce qu'un homme peut révéler de lui-même lorsque les corps sont nus.

Zoé s'est construit une version de l'amour, totale, complète, et par là même irréaliste selon elle. Elle rêve pour se dire que son désir est beau, excessif, qu'il doit être amputé, réduit. Zoé ne va pas à la rencontre de quelqu'un, elle s'imagine une version de l'amour.

Fréquemment, elle vit ce qu'elle appelle un amour de tête. L'amour imaginaire d'un homme l'accompagne. Elle désire être en relation avec cet homme déjà aimé, un homme qu'elle a vu, qu'elle a souvent l'occasion de croiser, qu'elle approche à certains moments, qui existe et dont elle sait des

choses. Ce n'est pas un inconnu, un être fantasmé, imaginaire, qu'elle pourrait doter d'attributs selon ses goûts singuliers. Zoé poursuit un rêve éveillé qui peut devenir une réalité.

Cette femme aime croire à l'amour depuis l'éveil des sens. Elle n'a pas renoncé à vivre un amour, une vie en commun. Comme lectrice, elle sait qu'elle pourrait apprendre à refuser l'amour. Ce n'est pas son intention.

Un amour de tête, l'idée générale existe. Stendhal et Gide ont écrit sur cette réalité, l'opposition entre l'intellect et les émotions, un amour qui se formule dans la pensée au détriment ou à l'encontre de ce qui s'appelle le sentiment. Un amour qui reste privé d'une part sensible, non pas un amour moindre, une autre forme, transitoire peut-être.

Cet amour-là convoque le désir, un désir qui reste enfermé sur soi-même, qui refuse l'égarement.

En amour, l'âge y est pour quelque chose. Zoé continue de croire aux possibilités de l'amour. Elle a sans cesse tranché entre ce qui était possible et ce qui ne l'était pas. Elle a fait des choix, ce qui va à l'encontre du désir, d'une spontanéité quasi instinctive. Ce qu'elle veut, que déjà elle a voulu, il a fallu s'en créer une modalité logique, potentielle.

Zoé fait un effort pour se remémorer les amours adolescentes et de jeunesse qui ont précédé son établissement actuel de professeure célibataire désireuse d'un nouvel amour.

Des rêves diurnes ont accompagné ce qu'elle se racontait. Les choses existaient en double, renforcées par un désir qui précédait le suivant. Elle a choisi la vie publique en tout premier lieu. Elle exercerait une profession dans la société. Elle voyait là une nécessité. L'amour et la vie avec quelqu'un, cela venait après ce qu'elle appelait sa carrière au début de ses études universitaires, et qu'elle nomme à présent sa vie intellectuelle.

L'amour devait venir naturellement.

L'été de la fin du secondaire, Zoé avait été approchée par un jeune homme tranquille qui commençait ses études à l'École Polytechnique. C'était un garçon très bien, sans histoire, qui s'occupait en réparant des appareils électroniques.

Il avait des manières si foncièrement aimables qu'il passait inaperçu. Il se fondait dans le paysage social, n'avait jamais d'opinions différentes de celles de la majorité. Il faisait sa vie, ne s'occupait pas de ce que les autres pouvaient dire ou penser. Il était né comme Zoé à Sainte-Sophie, municipalité de la

grande banlieue où il n'y avait ni théâtre, ni galerie d'art, ni salle de cinéma.

Simon possédait une voiture. Avec Zoé, ils étaient allés dans les Laurentides, sur des routes secondaires ombragées, avaient sillonné les chemins de villégiature absolument calmes et cossus, où les résidences sont nichées dans la verdure. Il l'emmenait là où il se plaisait. On ne voyait pas les habitants, on ne voyait personne. Ces après-midi-là, les routes désertes, le paysage savamment aménagé, noyé de silence, offraient un temps de repos. Tant de richesses, il y avait tant de richesses matérielles dans leur pays. Les résidences luxueuses apparaissaient, puis disparaissaient dans la nature. Des gens possédaient ces vastes demeures entourées de grands arbres, de bosquets fleuris et de gazons verdoyants sous le soleil.

L'après-midi passait sans commentaires d'aucune sorte de la part du gars. Zoé le découvrait, il n'y avait rien à dire. Il conduisait lentement, le paysage défilait. Ils faisaient un tour, puis ils rentraient le regard apaisé, engourdis par le calme, une invitation au silence jusqu'à la prochaine fois.

Quand Zoé parlait, il répondait ou ajoutait ou bien se taisait. Il riait peu. Il avait le projet de poursuivre ses études jusqu'à l'obtention de son

diplôme. Il n'anticipait pas l'avenir au-delà des deux ou trois prochaines années. Zoé pensait à faire de longues études. Elle ne disait rien à ce sujet, conservait en son for intérieur ce qui, à elle-même, paraissait irréaliste et surtout trop ambitieux. Ambition, le mot convenu pour dire ce genre de choses, un grand titre universitaire était un mot faux, un mot qui ne correspondait pas aux mots de sa naissance. La nécessité de Zoé s'appelait un accomplissement personnel, à l'époque où elle n'avait pas encore quitté sa banlieue.

Elle désirait une existence pour elle, qui ne comprenait rien à sa propre marginalité. Autant que possible, elle choisirait ce qui allait venir, sa liberté s'exprimerait par là. Le mot liberté était un absolu, un vocable trop vaste pour contenir un quotidien composé d'habitudes et de répétitions. Zoé faisait ses projections d'avenir dans des termes importants, éclatés, qui n'avaient rien à voir avec sa vie à Sainte-Sophie. Tout tournait en rond, et ainsi prenait corps sa certitude d'être irréaliste.

Zoé perdait souvent son langage faute de saisir un mot de sa situation, d'avoir la certitude d'être au temps présent. Elle ne voyait pas comment changer, et tout d'abord, comment être ici et maintenant présente à la réalité. Elle était continuellement dans

un avenir choisi, qui n'était pas là où était son corps. Certains jours, cette division la décervelait. Elle ne voulait pas penser, désirer. Tout devenait encore plus difficile et décourageant. Ça la détruisait. Elle, Zoé, n'entendait pas se laisser aller. La solitude désirée ne valait rien trop souvent. Elle y trouvait moins que rien, ou l'autodestruction.

À la fin de cet été-là, Zoé avait eu la cruelle intuition qu'elle menait une double vie. Elle ne présentait pas Simon à son groupe de camarades. Simon était potentiellement son amoureux. Personne ne venait en couple aux discussions improvisées. La situation s'était réglée d'elle-même lorsque le groupe s'était dispersé, en septembre. Chacun était parti de son côté. Zoé se remémorait ce cercle constitué au hasard d'un été. Les années avaient peut-être multiplié le nombre des rencontres. Les années n'avaient pas augmenté l'ampleur des questionnements. En peu de semaines, Zoé avait effectué un rattrapage social considérable : elle était née à des pensées contemporaines.

Simon l'attendait. Simon savait où il allait, ce qu'il escomptait atteindre. Ses parents n'étaient pas divorcés. Ils étaient aussi âgés que le père et la mère de Zoé, preuve qu'il était possible de vivre ensemble très longtemps, jusqu'au bout peut-être.

Simon disait que Zoé et lui avaient un passé et des habitudes sociales semblables. Comme ils étudiaient, ils auraient un meilleur statut économique que leurs familles. Le jeune homme disait ces choses par fragments. Il prononçait une phrase ici et là, il n'était jamais sombre ou triste. Il était fiable, impassible. C'était un gars attentionné, prêt à rendre service.

Longtemps ils avaient exprimé une tranquille tendresse, une approche sans passion. Zoé n'était pas chavirée quand il apparaissait. Elle était sobrement émue, se disait, tiens, le voilà, il arrive. Simon avait le pouvoir d'alléger le moment présent. Elle en ressentait une sérénité nouvelle. Son amoureux la réconciliait avec l'existence trouble, effervescente, de ses questionnements, de ses imageries au futur.

Simon maîtrisait la réalité, tout en sachant où il allait.

Cela n'en faisait pas un amant fougueux. En cette matière, Zoé décidait. Il n'était jamais allé au-delà de ses désirs à elle. Ce qui se passait entre eux la déroutait. Ce qu'elle voyait au cinéma, à la télé, les récits passionnels qu'on lui faisait, ne ressemblent pas à leur histoire, à leurs rapports intimes.

Elle pensait à l'amour, à ce que pouvait être une relation avec un homme. Rien n'avait ressemblé à l'idée de l'amour. Quand cela avait été possible,

elle avait passé la nuit avec Simon. Le lit, les vêtements, les odeurs, surtout les odeurs, avaient occupé autant d'espace mémoriel que les dimensions de la chambre, la couleur des murs, la vétusté des objets. Elle se rappelait encore qu'il était sorti tôt pour revenir avec du café et des fleurs.

Zoé avait pris la résolution de s'éloigner de Simon. Ce n'était pas une rupture avec des mots définitifs, des mots qui font mal à entendre. Il n'y avait pas d'autre homme à l'horizon. L'avenir avec Simon était tracé. Il ne s'apercevait pas que la façon de penser de Zoé n'était pas, n'était plus la même. Zoé était douée pour cacher ses bouleversements intérieurs en revenant à un langage antérieur, celui de son éducation. Elle s'accusait de faire preuve de duplicité intellectuelle. Sa façon d'agir correspondait à une rectitude de la pensée. Elle avait cherché à s'intégrer surtout et à ne jamais humilier les autres. En revanche, c'était elle qui s'humiliait, et qui percevait son humiliation.

La question du langage paraît anodine. Elle ne l'est pas, ne l'est jamais. Zoé avait dit un jour qu'Untel ne savait pas parler ; elle avait suscité ce faisant une colère et un ressentiment qui duraient encore. Autant il n'y avait aucun respect social pour le langage, autant une allusion à un déficit de la

parole créait une rancune tenace. Zoé apprenait à s'exprimer autrement en même temps qu'elle percevait l'envergure du changement en elle et s'interdisait de le montrer. Le langage instituait la distinction.

Simon appartenait à sa banlieue et n'avait pas l'intention d'en partir tandis que Zoé était déjà passée ailleurs.

Ce qui la blessait nourrissait la certitude qu'elle devait rompre avec Simon, qu'il fallait le faire le plus tôt possible puisque lui n'allait pas la quitter. Il était aveuglé de certitudes. Ce n'était pas l'aveuglement de la passion. Leur amour paisible ressemblait au romantisme des jours de fête à Sainte-Sophie. Zoé voyait qui était Simon et qui elle était en train de devenir par goût et par la puissance de ses désirs. Sa pensée était en mouvement, en continue transformation. Cela ne pouvait s'expliquer à un amoureux. Elle aurait mal en le quittant. Elle lui ferait mal. Cette situation immatérielle, sans motif idéologique, ne trouvait aucune formulation dans leur langue banlieusarde. Zoé souffrait de rompre avec Simon pour un motif qu'elle-même ne comprenait pas. Elle imaginait que cet homme n'allait pas la suivre. Ce qui parlait en elle refusait Simon.

Zoé Rose s'interroge. Sur le corps et sur l'amour, la volonté et le désir, la création et l'intellect. On la rencontre alors qu'elle commence les études en histoire de l'art qui la mèneront à l'écriture d'une thèse sur *Refus global*, puis à l'enseignement. Chemin faisant, elle observe en même temps qu'elle les vit les inégalités entre les sexes, les classes sociales, les statuts économiques. Exigeante, elle s'observe aussi elle-même et ne craint pas de mettre à l'épreuve les discours dominants, d'où qu'ils viennent.

Dans ce roman court et dense, France Théoret poursuit sa quête d'une voix authentique et proprement féminine. La pensée de Zoé, fulgurante par le regard qu'elle porte sur la société, la politique et l'art, est la pensée d'une femme délibérément décalée du quotidien et, par là même, résolument dans la vie.

Romancière, poète et essayiste, **France Théoret** est lauréate du prix Athanase-David, du Grand prix Québecor du Festival international de la poésie et du prix Hélène-Pedneault pour l'avancement des intérêts des femmes. Comptant à ce jour une trentaine d'ouvrages, son œuvre interroge la société québécoise à partir d'un fil autobiographique.

